



La grammaire d'Hippolyte Kane

Jean-Louis Benavent

pour Alexandre Vialatte

« Mon nom est Hippolyte Kane. Lorsque je me lève le matin et que je me regarde dans la glace, je me dis « Bonjour, Hippolyte ». Mais lorsque le soir vient à la lumière je suis Monsieur Kane. J'ai deux certificats de naissance, deux lieux de naissance, mais je n'ai que deux parents, et un seul nom. Ce nom, je ne l'ai pas choisi : je l'ai divisé. »

Ainsi commençait le journal d'Hippolyte Kane. Je l'avais rencontré dans une soirée costumée. Nous étions deux à ne pas avoir fait *visiblement* l'effort de nous déguiser. Moi, c'était par esprit de contradiction ; Hippolyte, quant à lui...

Et d'ailleurs, alors que nous entamâmes une conversation portant sur les chips (les débuts de conversation en société sont toujours laborieux), il me corrigea lorsque je lui dis que nous étions des trouble-fête en refusant de nous costumer. « Pas du tout, me dit-il. Je suis déguisé en Hippolyte. »

Je mis tout d'abord cette réflexion sur le compte du punch. L'avantage de ces soirées organisées par les connaissances d'un vieil ami vaguement aperçu la veille et qui nous invitait à passer le voir lors de cette soirée — alors qu'il n'y venait pas finalement —, c'était de pouvoir boire à l'œil. J'étais soiffard sans être fortuné. La phrase précédente peut aisément se conjuguer à tous les temps, y compris le subjonctif imparfait, sujet suivant dans notre conversation. (Comment passer de « chips » à « subjonctif imparfait » ne se trouve dans aucun manuel de conversation, mais dans un dictionnaire de rhétorique où il est question d'épanorthose.)

Hippolyte ne buvait pas. Pas même à l'œil. Aucune substance ne devait troubler sa vision du monde. « Si je ne suis pas sobre, c'est tout mon monde qui s'écroule », m'expliqua-t-il. J'admirais son raisonnement, tout en constatant avec un certain amusement qu'il y avait désormais autant de punch dans le saladier que dans mon estomac.

Une certaine cordialité s'installa entre nous.

« Comment résous-tu le problème de l'ennui ? risquai-je.

— Je ne m'ennuie jamais. »

Cette phrase me coupa le souffle. Je compris dès lors que cet homme posté devant moi était une sorte de héros. Un homme qui, malgré les instruments inventés par ses semblables, d'une part pour créer du temps libre (les machines) et d'autre part pour nous le reprendre (d'autres machines), affirmait *contrôler parfaitement* le temps de son existence.

« Que fais-tu de tes journées ?

— Je me lève à six heures, je lis jusqu'au moment d'aller travailler. Je travaille ou non, je retourne chez moi, je dîne, puis je sors. Parfois dans ce monde car il faut des mondanités, mais souvent je suis dans un autre monde.

— Un autre monde ? Ah, tu es schizophrène...

— Absolument pas... Cette affirmation ne te convainc pas. Je devine à ton regard ironique le confort idéologique dans lequel tu t'installes. Je ne pensais pas que tu considérais, toi aussi, l'imagination comme une aberration.

— Pas du tout, simplement je me méfie. L'imaginaire se fait rare.

— *Niet*, camarade. Je vais te montrer quelque chose. »

Je le suivis dans l'obscurité. Il commença à me parler longuement d'une porte, située près d'un étang, et tout en l'écoutant il me sembla la franchir. Au-delà de cette porte tout paraissait insolite et pur. Il y avait un homme allongé dans un hamac, qui d'une main enfiévrée faisait fuir des mouches tsé-tsé ; un bateau de pirates amarré près d'une immense cantine en forme de tonneau ; un monstrueux Dieu fendu en deux, suivi de sa moitié. « Dans le calendrier révolutionnaire, expliqua Kane, Mars est coupé en deux ». Je croisai des visages familiers, des êtres que je croyais n'avoir jamais vus alors qu'en réalité ils me côtoyaient chaque jour. En cela peut-être n'étais-je pas en train de rêver : un tel souci du détail ne pouvait exister en rêve.

Et je vis d'autres choses encore. Un château perdu dans la brume, dont l'intérieur était tapissé de velours rouge, une salle à manger et une table s'étirant à l'infini, des couloirs et des portes à ne pas ouvrir, des problèmes et des solutions imbriqués les uns dans les autres, dix couchers de soleils, et pas un de semblable, des feux jaillissant de la terre et reflétant mon ombre, cinq, dix, vingt fois sur le sol mou d'une plage. Je vis une guerre défiler sous mes yeux, des hommes-machines vaincus

par une Commune où les concerts se terminaient par des explosions, et où des usines montées sur des tanks crachaient une sorte de chewing-gum qui s'attachait au cerveau et l'empêchait de fonctionner. « Un ministère », dit Kane.

J'entrai aussi dans une taverne pour écouter un moustachu squelettique parler de fantômes et de Gais Lurons, tandis qu'une femme splendide se penchait pour commander à boire à un vieil obèse barbu en chemise à carreaux, de l'autre côté du comptoir. Tous étaient aussi présents que moi. Hippolyte me laissait aller à ma guise, et parfois me tirait par la manche en chuchotant : « Il ne faudrait pas aller là. »

Nous allâmes, conduits par un peintre dont le crâne avait été arraché par un coup de revolver, visiter les salles interdites où ses œuvres étaient exposées. Nous changions de pays sans jamais nous essouffler. Les fleuves n'étaient plus que des lignes à lire et entre lesquelles l'univers tout entier se tenait.

« Il y a une géographie et une grammaire en ces lieux. Malgré les apparences, il n'est pas permis d'y faire ce que l'on veut », dit Kane. « L'homme au crâne rasé que tu vois assis en train de lire a dicté certaines règles. Ainsi que le moustachu dans la taverne. Les règles évoluent, mais ne changent pas. »

Il n'était pas question pour moi de mystère ni d'hermétisme. J'avais eu en ma possession les textes d'Hermès Trismégiste, et cela n'y ressemblait en rien. Le mystère était absent ; les mots que m'offrait Kane se suffisaient à eux-mêmes. Je n'étais pas ici pour y chercher une philosophie. Je ne faisais que visiter ce qui de toute évidence constituait — ce que je voulus nommer — « l'essentiel de sa lutte contre l'ennui ».

Kane me rappela à l'ordre :

« Il n'est pas question de résoudre l'ennui, ou de fuir l'autre réalité en ce qu'elle n'a visiblement pas à offrir. L'un et l'autre monde sont imbriqués. Ils sont inséparables. Tes actions dans l'autre monde expliquent aussi ce monde-là.

— Si je ne fais rien dans l'un, je ne ferai rien dans l'autre ? »

J'eus ma réponse : une fille aperçue à la soirée costumée, et que je n'avais pas osé aborder, croisa mon regard sans me reconnaître et disparût.

Je pourrais parler longtemps de ce que m'a fait visiter Hippolyte Kane, mais mon véritable sujet, c'est lui. À la fin de la soirée nous nous serrâmes la main et, échangeant nos coordonnées, nous promîmes de nous revoir.

Dans ce monde, ou dans l'autre.

Malgré mes appels répétés, et mon exploration poussée au-delà de la Porte de Bath-Rabbim, je ne pus le revoir. Plus d'un mois après cette merveilleuse rencontre, je reçus par courrier son journal.

Une lettre m'expliquait qu'il devait le tenir éloigné de lui, et qu'il ne fallait pas le lire. « Cela romprait le charme, comme ça l'a fait avec moi. »

Je n'ai pas pu résister à la tentation de lire au moins ces lignes :

« Mon nom est Hippolyte Kane... »

Je l'y cherche encore.